

GAUMONT PRÉSENTE


MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA 2021
Official Selection

BEN
ATTAL

SUZANNE
JOUANNET

CHARLOTTE
GAINSBOURG

MATHIEU
KASSOVITZ

PIERRE
ARDITI

AUDREY
DANA

BENJAMIN
LAVERNHE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JUDITH
CHEMLA

LES CHOSSES HUMAINES

UN FILM DE
YVAN ATTAL

SPRINGER COUVAGE DE KARINE TUIL : « LES CHOSSES HUMAINES » ÉDITIONS GALLIMARD

SCÉNARIO YVEL LANGEVIN, YVAN ATTAL, avec RÉMY CHEVRON, avec ALBERTINE LASTERIA, MUSIQUE ORIGINALE MATHIEU LAMBOLEY, SON Pierre André THOMAS DES MONDÈRES, JEAN-PAUL HUBIER
RÉALISÉ PAR YVAN ATTAL, ASSISTANT RÉALISATEUR SAMUEL DESGRÈS, COSTUMES CARINE SARRAUT, SCÉNARISTE GIGI ANOKA, MARIÉ-FRANÇOISE MICHEL, 1^{ER} ADJOINT RÉALISATEUR DOMINIQUE DELANY, RÉGIESSER GÉNÉRAL ROBIN WELCH, DIRECTEUR DE PRODUCTION FRANCIS HAMEL

DIRECTEUR DE PRODUCTION SUSANA ANTUNES, PRODUCTRICE GÉNÉRALE CHRISTINE DE JENEL, PRODUCTEUR ASSOCIÉ EMILIEN BICHON, PRODUCTEUR PAUL OLIVIER DELBOS, YVAN ATTAL

UNE PRODUCTION FILMS SOUS INFLUENCE, CURIOSA FILMS, GAUMONT FRANCE 2 CINÉMA, avec LA PRODUCTION DE CANAL+, FRANCE TÉLÉVISIONS CINE+, en association avec CÔTEMAJÉ 32, CINÉCAP 4

avec le soutien de LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE ET DU CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE, DISTRIBUTION GALLÉ FILMS ET FILMS INTERNATIONALES GAUMONT © 2021 CURIOSA FILMS - FILMS SOUS INFLUENCE - GAUMONT - FRANCE 2 CINÉMA



KSSK PHOTOGRAPHY



GAUMONT PRÉSENTE

CHARLOTTE
GAINSBOURG

MATHIEU
KASSOVITZ

PIERRE
ARDITI

BEN
ATTAL

SUZANNE
JOUANNET

LES CHOSSES HUMAINES

UN FILM DE
YVAN ATTAL

AUDREY
DANA

BENJAMIN
LAVERNHE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JUDITH
CHEMLA

SCÉNARIO **YAËL LANGMANN** ET **YVAN ATTAL**

D'APRÈS L'OUVRAGE DE **KARINE TUIL, *LES CHOSSES HUMAINES***
PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Durée du film : 2h10

AU CINÉMA LE 1^{ER} DÉCEMBRE 2021

SERVICE PRESSE GAUMONT

Quentin Becker
Tél. : 01 46 43 23 06
quentin.becker@gaumont.com
Lola Depuiset
Tél. : 01 46 43 21 27
lola.depuiet@gaumont.com

RELATIONS PRESSE

LA PETITE BOÎTE

Audrey Le Pennec & Leslie Ricci
audrey@la-petiteboite.com
leslie@la-petiteboite.com

Matériel presse téléchargeable sur www.gaumontpresse.fr

SYNOPSIS

Un jeune homme est accusé d'avoir violé une jeune femme.

Qui est ce jeune homme et qui est cette jeune femme ?

Est-il coupable ou est-il innocent ?

Est-elle victime ou uniquement dans un désir de vengeance,
comme l'affirme l'accusé ?

Les deux jeunes protagonistes et leurs proches vont voir leur vie,
leurs convictions et leurs certitudes voler en éclat mais...

N'y a-t-il qu'une seule vérité ?



ENTRETIEN YVAN ATTAL

COMMENT LE LIVRE « LES CHOSES HUMAINES » DE KARINE TUIL A-T-IL ATTERRI ENTRE VOS MAINS ?

Le roman venait de sortir. J'étais intéressé par l'auteur, que j'avais déjà lu, et son sujet : un jeune homme accusé de viol au lendemain d'une fête. Le récit m'a bouleversé. J'étais ému par l'accusé – en qui je pouvais voir mon fils –, ému par la victime – en qui je pouvais voir ma fille –, je me suis totalement identifié aux parents des deux jeunes impliqués dans ce fait-divers. J'ai modifié la structure de l'histoire – il y a « lui » puis « elle » et enfin le procès – pour que le spectateur prenne le temps de s'attacher à eux. J'avais envie de savoir d'où ils venaient, qui ils étaient, comment chacun avait perçu la soirée qui précède le drame, pourquoi elle estimait qu'il y avait eu viol et lui considérait qu'elle avait donné son consentement. Le sujet était contemporain, les personnages complexes. Et pour la première fois, ce livre me donnait l'occasion de m'éloigner de la comédie, me retrouver dans un genre de cinéma qui m'a donné envie de faire du cinéma avec des éléments que je n'avais jamais eu l'occasion de filmer – un commissariat de police, un Palais de Justice, une perquisition etc.

AU-DELÀ DU MATÉRIAU DU ROMAN, AVEZ-VOUS MENÉ DES RECHERCHES PERSONNELLES ?

Pendant l'écriture, j'ai rencontré des juges, des policiers, des avocats pour saisir au plus près leur champ d'action, leur conception du métier. Le roman m'a fourni une belle matière dramatique mais j'avais besoin de m'imprégner du système, de l'arène dans laquelle chacun évolue. La salle du procès est ce qui m'a le plus marqué : il y règne un silence, une tension très forte. Ce n'est pas une salle de spectacle. Les avocats se livrent évidemment à des « performances », parfois théâtrales, mais leur objectif est de frapper fort et de convaincre parce que l'enjeu est immense. J'ai assisté à un procès pour viol. Là, il n'y avait aucun doute sur la culpabilité de l'homme. Mais malgré tout, il y a un être humain dans le box, et un autre au ban des victimes. Plusieurs vies sont en jeu et malgré toutes vos convictions, vos émotions, vous ressortez ébranlé. La lecture du roman ne m'aurait pas suffi, il fallait que je vive cette expérience. C'est ce qui a guidé mes choix de mise en scène : rester longtemps sur les personnages en évitant de faire trop de superflu.

QU'EST-CE QUI A PRÉSIDÉ AUX CHOIX DE MISE EN SCÈNE ?

Être juste. Dès l'écriture du scénario. Quand j'écris, je sais déjà ce que je tournerai en plan séquence, ou ce qui sera découpé. Je n'aime pas réécrire le film sur le plateau ou au montage. Si l'étape du scénario est soignée, on peut grandir durant celle du tournage, et si cette dernière est réussie, grandir encore au montage. Mais s'il y a des failles, on les retrouve à toutes les étapes. Un film, c'est effectivement une somme de choix – d'objectif, de cadre, de rythme – qu'on fait en amont, dans l'espoir d'aboutir au résultat rêvé. Mais je reste souple. Si au tournage une scène ne fonctionne pas, je reviens sur mes décisions. J'ai eu beaucoup de chance sur ce film. Quand on trouve un décor au dernier moment, on est obligé de filmer avec ce qu'il nous impose. Là, je les ai eus bien avant le tournage. Puis il y a eu le confinement. Je suis resté enfermé avec le décor du Palais de Justice en tête. J'ai eu le temps de réfléchir et comprendre ce que réellement je voulais faire : une image un peu froide. Rester longtemps sur les personnages. Surtout au procès. Envie de les écouter. Et puis le choix de deux formats. Le scope pour l'ensemble du film, et pour la fête – dont on voit des séquences en flash-back – un format carré en 1/33 et en 16 mm. Avec une pellicule qui donne du grain. On voulait donner le sentiment que contrairement à l'audience où chacun livre sa version de la soirée, on est dans une réalité objective, ou ce qu'elle semble être.



VOUS AVIEZ DES RÉFÉRENCES EN LA MATIÈRE ?

Celle de Sydney Lumet est évidente. Sa façon de filmer en étant toujours juste avec ses personnages. Sa façon de dire sans dire, sans vouloir à tout prix délivrer un message. Et sa façon d'aborder les sujets sérieux en faisant toujours du cinéma, un cinéma pour tous. Mais la scène de la perquisition, par exemple, s'inspire de la façon dont Woody Allen filme en plan séquence dans les appartements. Je n'ai pas de chapelle. J'aime les films noirs comme la comédie. L'important est de mettre ma vision de cinéma au service de l'histoire. Je ne veux pas que la réalisation se voit. Tout ce qui fait sortir le spectateur du film est néfaste. Ceci étant dit, j'ai toujours été fan de film de procès. C'est un exercice formidable pour impliquer le spectateur ; la mise en scène et le montage y sont porteurs de sens. J'en ai revu et découvert beaucoup pour voir comment les réalisateurs se débrouillent avec un décor unique, une parole qui dure, des acteurs statiques. C'est *DOUZE HOMMES EN COLÈRE* qui m'a le plus influencé, parce que Sydney Lumet s'enferme avec les jurés dans une petite salle et n'en bouge pas pour se concentrer sur la complexité humaine.

COMMENT EST-CE QUE L'ON REND COMPTE DE CETTE COMPLEXITÉ HUMAINE ?

Grâce aux acteurs.

COMMENT TROUVE-T-ON L'INTERPRÈTE IDÉAL POUR CHAQUE PERSONNAGE ?

Quand on fait un film, on a envie de travailler avec ceux qu'on aime. Premièrement, je m'interroge : « *Est-ce qu'il y a un rôle pour eux ?* ». Quand j'ai tourné *LE BRIO*, je n'ai pas vu ma famille pendant quatre mois. Là, c'était l'occasion de partager un moment de vie. J'ai commencé par caster le rôle de la mère de l'accusé : une essayiste féministe. Charlotte [Gainsbourg] était évidente grâce à sa justesse, sa vulnérabilité. Pour incarner le père, j'ai pensé à Pierre Arditi. Il a quelque chose de théâtral, chic et cultivé qui rappelle le personnage : un journaliste vedette et séducteur. Puis s'est posé le problème du nouveau compagnon de Charlotte. J'ai tout de suite compris qu'il ne fallait pas que je le joue. Ça aurait prêté à confusion. Pour ce rôle de prof, Mathieu Kassovitz était parfait. J'ai joué dans l'un de ses courts métrages il y plus de vingt ans. J'étais heureux de le retrouver et surtout de le filmer. Dans celui de la mère de la victime, j'ai pensé à Audrey Dana. Elle a assez de folie pour jouer cette juive orthodoxe religieuse et illuminée. Quant à l'avocat de la défense, sachant que je filmerai sa plaidoirie en plan séquence, il me fallait un acteur capable de dire un texte de plusieurs pages. J'ai cherché du côté du théâtre et choisi Benjamin Lavernhe. Ils m'ont tous dit oui et je leur en suis très reconnaissant.

ET POUR LES RÔLES DE LA VICTIME ET L'ACCUSÉ ? ÉTAIT-CE FONDAMENTAL POUR FACILITER L'IDENTIFICATION DU SPECTATEUR, QU'ALEXANDRE ET MILA SOIENT INCARNÉS PAR DES ACTEURS QUASIMENT INCONNUS ?

Qui sont les acteurs de 17-18 ans très connus ? Il n'y en a pas. Ce n'était pas forcément rassurant pour moi de partir avec des jeunes ayant des rôles aussi lourds à porter. J'ai fait un casting puis des essais avant de choisir Ben [Attal] et Suzanne Jouannet. Aux essais, quatre actrices ont émergé. Suzanne est celle qui m'a le plus bouleversé. Prise après prise, son émotion était là. Intacte. J'ai adoré son jeu. De bout en bout. Quant au garçon, en lisant le livre, j'ai immédiatement pensé à Ben. Il a déjà eu un rôle dans mon film précédent *MON CHIEN STUPIDE*. À l'époque, j'étais réticent. La directrice de casting avait dû me convaincre : « *Tu ne veux pas le voir parce que c'est ton fils, mais c'est lui qui a fait les meilleurs essais* ». J'ai admis.



QU'EST-CE QUI ÉTAIT DIFFICILE À ADMETTRE ?

Donner un rôle à son fils. Comment travailler avec lui ? Je suis son père. J'avais le sentiment d'une double responsabilité. Puis je me suis dit qu'en tant que réalisateur, j'étais un peu le père de tous les acteurs qui sont sous mon regard. Pour incarner l'accusé – un jeune homme parfois arrogant mais attachant –, Ben avait beaucoup d'atouts. Il est doux, généreux, et embarrassé d'avoir les parents qu'il a. Il aurait aimé naître dans un autre milieu. Cette complexité le rend touchant. Et puis il est cinégénique. Je n'ai jamais oublié mon premier cours de théâtre. On devait rester assis et muets pendant trois minutes. Après nous avoir observé, le prof nous avait dit : « *Vous aurez beau apprendre à jouer la comédie, quand on vous regarde, on a un ressenti subjectif. Vous ne pouvez rien y faire. Alors assumez qui vous êtes* ». Il y a des acteurs qui vous touchent, d'autres moins, même s'ils sont bons. C'est comme ça ! Ben me touche. Alors pourquoi m'emmerder à chercher quelqu'un d'autre, alors que j'avais déjà auditionné une cinquantaine d'acteurs qui ont l'âge du rôle pour mon film précédent ? Ben a abordé le travail de la même manière que dans *MON CHIEN STUPIDE*. À la différence qu'il porte ici un rôle plus important, sans doute le plus délicat de tous. Il a passé le confinement à apprendre à jouer du piano et à préparer le film avec moi. Ensuite vient le travail avec tout le cast. J'ai organisé beaucoup de lectures en amont. On a décortiqué ensemble le texte, on a cherché à dégager ce qui est pour chacun des personnages sa vérité. À quel moment va-t-il mentir, être honnête, ébranler la certitude du spectateur... Il fallait trouver le juste équilibre. Le tournage est un moment essentiel mais *LES CHOSES HUMAINES* s'est aussi révélé au montage. C'était tellement facile d'orienter le regard dans un sens ou dans un autre. Sans même s'en rendre compte. On aurait pu choisir d'accabler le personnage d'Alexandre puis l'acquitter pour provoquer une réaction épidermique du spectateur. Mais ça n'était pas notre objectif. Rester neutre donnait tout son sens au film. Il y a une évidence qui nous a guidés : on sait pertinemment ce qui s'est passé entre eux deux. D'ailleurs, si vous enchaînez le témoignage de Mila et de Ben pendant le procès, vous vous rendez compte qu'ils disent la même chose. Les faits sont indiscutables. C'est la manière dont chacun les a vécus qui change tout.



VOUS N'AVEZ PAS NÉGLIGÉ LA TRAJECTOIRE DES PARENTS...

J'ai fait ce film en m'identifiant, non pas aux deux protagonistes, mais à leurs parents.

LES FAMILLES QUI SE RECOMPOSENT ET SE DÉCOMPOSENT, C'EST UN THÈME QUI TRAVERSE LA PLUPART DE VOS FILMS, DE « MA FEMME EST UNE ACTRICE » À « MON CHIEN STUPIDE »...

Ça n'est pas à moi de l'analyser mais tout ce qui questionne les liens, du sang et du cœur, me passionnent. C'est ce qui me bouleverse avec le monologue de Charlotte au procès, le couple meurtri formé par Mathieu Kassovitz et Audrey Dana, celui de Mathieu Kassovitz et Charlotte Gainsbourg qui va exploser, la façon dont Pierre Arditi souffre à sa manière de l'absence de Charlotte. Envers et contre tout ce qui a les séparé, certains se réunissent pour défendre leurs enfants contre « l'autre », l'ennemi commun. J'adore la scène où Charlotte et Mathieu se retrouvent au café. Ils ne se sont plus parlés depuis des années, leur couple a volé en éclats. C'est une parenthèse apaisée mais déchirante qui montre les effets collatéraux d'une telle affaire. À l'image aussi de ce moment un peu étrange où Pierre demande à Charlotte de revivre ensemble.

COMMENT EXPLIQUER QUE LE FILM DE PRÉTOIRE, TRÈS PRISÉ AUX ÉTATS-UNIS, RESTE PEU EXPLOITÉ EN FRANCE ?

Ce qui peut faire peur, c'est l'aspect statique des séquences. Je me suis moi-même demandé : « Comment faire pour intéresser le spectateur pendant une heure, avec un décor unique et des personnages qui ne bougent pas ? ». En visionnant des films de procès, je me suis rendu compte que ça n'avait pas de sens de déplacer une caméra quand elle ne doit pas bouger. Dans le film, quand on entre dans le Palais de Justice, deux ans ont passé. On retrouve tous les protagonistes. Leur vie a changé. Mais dès que l'audience démarre, ils existent peu. Quand je filme un témoin – un expert, la victime, l'accusé ou les proches – la caméra reste sur lui. Aucune raison de s'encombrer avec des plans sur la réaction des autres protagonistes.

À LA FAÇON DONT VOUS FILMEZ LA VICTIME ET L'ACCUSÉ, ON A LE SENTIMENT QUE VOUS TENEZ À MONTRER LEUR FRAGILITÉ...

La valeur d'un plan a du sens. Je n'ai pas fait d'école de cinéma, mais depuis que je suis adolescent, je me suis nourri des films des autres. Chaque fois que j'en trouvais un super, j'essayais de comprendre pourquoi il y avait là un gros plan, là un plan large, pourquoi la caméra avançait ou reculait. C'est comme ça que j'ai compris que le cinéma est une grammaire, avec des outils qu'il faut utiliser au mieux pour que le spectateur vous suive.

EN QUOI VOTRE EXPÉRIENCE DE COMÉDIEN VOUS A AIDÉ À ACCOMPAGNER LE TRAVAIL DES ACTEURS ?

Je n'oublie pas la difficulté du métier. Un interprète est obligé de s'en remettre au metteur en scène. Il ne peut pas se juger lui-même. Il peut se croire mauvais alors qu'il est bon, ou juste alors que son jeu est faible. Quand je joue, je n'aime pas que le réalisateur me laisse tomber. Si je fais une mauvaise prise, je préfère qu'il ait le courage de me dire : « *On recommence !* » plutôt que : « *Bravo ! On passe au plan suivant* ». Parce qu'ensuite, en découvrant le film, on a des regrets. On se demande pourquoi on n'a pas cherché plus loin.

Sur le plateau, je n'ai pas de méthode. Si j'en avais une, je ne pourrais pas l'appliquer à tous les comédiens. Ils n'ont ni la même partition, ni la même expérience. J'essaie surtout de comprendre avec qui je travaille, s'il est plus productif de mettre en confiance ou déstabiliser. Avec Ben et Suzanne par exemple, la première fois que je les ai engueulés – malgré moi –, j'ai constaté que ça les fragilisait et servait le film. Alors j'ai continué. Pour moi l'acteur est un outil parmi d'autres. Même s'il est plus délicat et complexe à manier. L'émotion passe aussi par l'image évidemment, pas seulement par les dialogues et les acteurs. Mais ce qui compte, c'est qu'il soit juste. Je ne veux pas qu'une réplique m'écorche l'oreille. Trop de comédiens pensent que jouer ça ne coûte pas, qu'il suffit d'enfiler un costume et dire un texte. Or ce qui est beau, c'est quand le masque tombe. Sans vulnérabilité, il n'y a rien.

LORSQU'ILS JOUENT, VOUS PARVEZ À VOIR VOTRE FEMME ET VOTRE FILS COMME DE SIMPLS ACTEURS ?

Tout à fait ! Et c'est ce qui les dérange. Comme je les connais, je prends encore moins de gants. Je suis impatient et je m'emporte souvent. C'est vrai ! Même si c'est surtout contre moi que je suis en colère. On ne réalise pas à quel point un réalisateur est seul, constamment dans un rapport au temps. Si un matin le tournage prend du retard, la journée est en danger. Je sais ce que ça implique. Le soir, chacun rentre chez soi en se disant : « *J'espère que le film sera bien* ». Mais pour un réalisateur, ce n'est pas une option, c'est vital. Ça rend fragile et pousse à sortir de soi. L'enjeu est plus grand que lorsque je suis acteur. Partout, il sera écrit : « Un film de... ». C'est moi qui vous parle aujourd'hui, moi qui vais le présenter au public. L'équipe m'aide, me nourrit et me suggère des idées, mais au bout du compte, je suis celui qui fait les choix. Et il faut les assumer. Tous ! C'est un poids.

D'AUTANT QUE C'EST LE PREMIER FILM DEPUIS L'AVÈNEMENT DE #METOO À TRAITER D'UNE AFFAIRE DE VIOL. VOUS N'AVEZ PAS EU UN PEU PEUR ?

Non ! Ce n'est qu'aujourd'hui que je commence à ressentir une certaine pression. J'ai toujours su que ce moment arriverait, mais pendant que je faisais le film, je refusais d'y penser. Je me disais : « *Cette histoire est forte, elle me touche, alors je la raconte* ». À l'heure de la libération de la parole, le film a évidemment une portée politique et sociétale. C'est un sujet qu'il est important d'aborder, sans être manichéen. Et puis le film est tiré d'un roman écrit par une femme, et je vis entouré de femmes – ma mère, ma belle-mère, Charlotte, mes deux filles. Je ne peux pas faire autrement que d'être féministe, d'autant que je me sens mieux en compagnie des femmes que des hommes. Ceci étant, j'avais conscience de faire un film qui peut diviser. Il y en a qui réconcilient, d'autres qui suscitent le débat. Or par définition, le débat, c'est la contradiction.

QU'EST-CE QUE LE MONTAGE A APPORTÉ AU FILM ?

Sa forme définitive. Sinon c'est en tous points le film que j'avais en tête. Ce qui est intéressant, c'est la maîtrise, pas ce qui vous échappe – à l'exception du jeu des acteurs dans lequel il y a parfois des accidents qui vous cueillent. Les réalisateurs qui m'ont influencé ont une maîtrise. La maîtrise, ça veut dire qu'il y a une vision, et que tous les moyens ont été mis en œuvre pour la restituer. Même s'il a été rapide, le montage aura été complexe. Il fallait veiller à l'équilibre entre le point de vue de l'accusé et celui de la victime. Le regard d'Albertine Lastera, la monteuse, m'était très cher.

ON A D'AILLEURS L'IMPRESSION QUE LA RECHERCHE DU POINT D'ÉQUILIBRE AURA ÉTÉ VOTRE BOUS-SOLE. DANS L'ÉCRITURE, LA RÉALISATION, COMME LA BANDE SON...

Oui ! Quand j'écrivais le scénario, je me demandais : « *Qui est ce garçon ? Qui est cette fille ? Qu'est ce qui les rend à la fois touchants et qu'est ce qui en eux pourrait nous faire douter d'eux ?* ». Comment leurs parents, leurs éducations jouent ou non en leurs faveurs. Tout était effectivement une question d'équilibre. Tenter de contre balancer systématiquement ce qu'on pensait d'eux. Toute la gageure réside dans la possibilité de faire un film non manichéen sans que ce soit interprété comme une trahison à la cause des femmes/victimes.

QUE DIRE À CEUX QUI POURRAIENT REGRETTER QUE VOUS N'AYEZ PAS PRIS PARTI POUR LA VICTIME ?

J'aurais pu effectivement faire un film avec un accusé violent que tout accuse clairement. Mais ce qui m'intéressait, c'était de mettre le spectateur à la place du jury, face à une affaire où c'est la parole de l'un contre celle de l'autre. Pour le garçon, j'avais envie de souligner l'aspect touchant de sa personnalité, malgré la violence de ce dont on l'accuse. Concernant la fille, même si on ressent une immédiate empathie pour elle, je voulais instiller une once de doute sur son témoignage. Pas pour la rendre antipathique – c'était hors de question –, mais pour mettre en lumière la difficulté de juger quand c'est le cas. Pour préparer le film, je le répète, j'ai assisté au procès d'un homme accusé de viol et qui avait reconnu les faits. Je regardais ce gars costaud, assis dans le box, sans empathie, comme on observe un animal en cage. Puis les magistrats ont retracé son parcours, pour essayer de comprendre ce qui l'avait amené là. J'ai réalisé que l'émotion m'avait fait oublier que, même chez un accusé qui a commis un acte monstrueux, il y a une part d'humanité. La tension qui régnait dans la salle était impressionnante. Il s'y jouait la vie d'un homme, et la responsabilité de décider de ce qui serait la peine la plus juste incombait à des hommes et des femmes censés juger un de leur semblable.

FINALEMENT, QUE RACONTE LE FILM ?

Que chaque histoire est complexe. Si on n'a pas tous les éléments, on a une vision faussée. Seule une instruction et un procès permettent de confronter les versions. Mais même dans ces conditions, alors qu'on dispose d'un dossier qui a nécessité des mois d'investigations, c'est difficile de rendre justice. Alors le faire ailleurs...

QUE SOUHAITEZ-VOUS PARTAGER ?

Des émotions. Je n'oublie pas que quand un spectateur entre dans une salle, quels que soient ses goûts, il ne demande qu'une chose : être embarqué dans une histoire, un film généreux, qui l'émeut, le fait rire ou réfléchir.





ENTRETIEN BEN ATTAL

QUAND ET COMMENT YVAN ATTAL VOUS A-T-IL PROPOSÉ D'INCARNER ALEXANDRE, LE PERSONNAGE PRINCIPAL ?

Il m'a parlé de son envie de le faire avec moi dès qu'il a lu le livre. Nous avons fait des essais moins formels que sur *MON CHIEN STUPIDE*. L'air de rien, il m'a demandé de lire avec lui. Je savais que cette lecture était un essai déguisé. Ceci dit j'étais moins intimidé que pour *MON CHIEN STUPIDE*. Sûrement parce que lui-même avait l'air plus décidé.

QUELS SOUVENIRS GARDEZ-VOUS DE LA PREMIÈRE LECTURE DU SCÉNARIO ?

J'ai beaucoup aimé le scénario mais j'ai vite été pris par l'angoisse de jouer ce rôle. Spontanément je n'avais pas de sympathie pour lui. Mais la lecture avec mon père, m'a éclairé sur sa complexité. Mon envie de retravailler était aussi forte que ma confiance en lui.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DU PERSONNAGE D'ALEXANDRE, CE JEUNE GARÇON BRILLANT ACCUSÉ DE VIOL ?

Mon père me l'a présenté comme quelqu'un d'arrogant mais touchant. Dans un premier temps, je n'ai vu que le premier aspect. C'est le genre de personnage que je n'aimerais pas si j'en croisais un. J'appartiens sans doute un peu au même monde [des parents acteurs], mais j'espère ne pas ressembler à ce garçon très hautain. On n'a tellement pas les mêmes façons de faire, de parler aux gens. Et puis, ce dont il est accusé, me donnait un sentiment de dégoût. On ne sait pas s'il a réellement commis ce viol. Mais l'excuser, c'était rejeter la faute sur la victime. Et ça, c'était impossible pour moi. J'ai eu du mal à m'identifier à lui.

VOTRE PÈRE DIT POURTANT QUE VOUS AVEZ EN COMMUN D'ÊTRE DOUX ET ATTACHANT...

Ah bon ! Il a dit ça ? C'est gentil. C'est vrai qu'au départ, je n'ai vu que les défauts d'Alexandre. Je pensais qu'il n'avait honte de rien. Je l'accablais. Pour le jouer, il fallait trouver ce qui me plaisait chez lui. En me focalisant sur les détails, j'ai réalisé que durant le procès, on voit qu'il a des émotions, et que ce n'est pas un monstre.

QU'EST-CE QUI VOUS A LE PLUS ÉMU CHEZ LUI ?

Ce qu'il vit avec ses parents. Leur relation est sacrément pourrie. En lisant le scénario, je me disais : « *Quel malheur d'avoir des parents qui n'ont jamais de temps pour vous !* ». Moi j'ai eu de la chance. J'ai une mère qui, sauf quand elle tourne, est toujours à la maison. Quant à mon père, en bon sépharade, il est très présent, parfois trop, du genre à être sur mon dos, mais il est génial. Comme chez ma mère, je n'ai jamais senti chez lui autre chose que de la bienveillance. Dans la famille d'Alexandre, on retrouve cet amour inconditionnel, mais dans le fond, alors qu'il a tout sur le plan matériel, il est très seul. Ça le rend touchant. À présent que je me suis attaché à lui, qu'il me colle à la peau, comme je ne m'imaginais pas commettre un tel acte, je me dis « *C'est impossible qu'il l'ait fait !* ». Pour autant, je suis obligé d'être dur avec lui, comme je le serais avec moi-même si j'avais un comportement si hautain.



QU'EST-CE QUI VOUS DIFFÉRENCIE ?

Je pense être assez attentif pour comprendre quand une femme n'a pas envie. Je me demande d'ailleurs comment, avec toute son intelligence, Alexandre n'a pas pu être moins con. Si on est vigilant, on ne peut pas se planter et ne pas voir, ou sentir, que l'autre ne veut pas. Je ne comprends pas ce qui lui est passé par la tête. Peut-être simplement cette idée idiote de ramener sa culotte comme un trophée. C'est déjà très violent !

DANS LA MESURE OU LUI-MÊME SEMBLE DÉPASSÉ, EST-CE QUE ÇA N'AIDE PAS À L'INTERPRÉTER ?

Non ! Parce qu'on veut tout le temps l'excuser. Résultat, sur le plateau, j'avais tendance à appuyer son côté doux, dans les intonations, les regards. Quand je voyais mon père lever un sourcil, je savais que c'était trop. Il a souvent dû me reprendre pour que je le joue en étant plus arrogant.

QU'AVEZ-VOUS PU NÉGOCIER ?

Rien ! Un plateau, ce n'est pas une démocratie. Ça ressemble plus à une dictature. Mais ça ne me déplaît pas. J'écoute. Je n'ai pas envie de discuter. J'ai une formation de cuisinier. Le « *Oui chef !* » est toujours dans ma tête. Je n'ai aucun problème avec l'autorité. Avant de tourner, j'ai d'ailleurs dit à mon père : « *Peu importe ce que tu auras besoin de faire pour m'emmener là où tu veux, n'hésite pas* ». Ce qui est génial c'est que j'ai bouffé son cinéma depuis que je suis jeune : Sydney Lumet, Francis Ford Coppola, Brian de Palma. C'est le cinéma qu'il aime, et qui me plaît aussi. Alors quand il me donne une indication, je lui fais confiance. C'est de toute façon le propre de l'acteur, faire confiance. Cela vous rend plus libre.

PORTER POUR LA PREMIÈRE FOIS UN RÔLE FORT, COMPLEXE, SOUS LE REGARD DE SON PÈRE LUI-MÊME ACTEUR, C'EST FORCÉMENT IMPRESSIONNANT. SUR QUOI VOUS ÊTES-VOUS APPUYÉ POUR NE PAS FLANCHER ?

Mon père. Quel que soit le métier qu'on choisit, quand on se lance, on veut démontrer à ses parents qu'on n'a plus besoin d'eux, et on a cette peur de décevoir. J'ai peu de formation. Tenir un tel rôle était parfois effrayant, mais surtout passionnant, d'autant que mon père a pu m'aider dans mes moments de doute. Il ne m'a jamais lâché, comme d'ailleurs avec tout et tous, il ne lâche pas. C'est sûrement une de ses principales qualités.

QUEL TYPE DE BÉQUILLES VOUS DONNAIT-IL POUR VOUS AIDER ?

Des coups de pied au cul ! Et ça marche.

VOTRE PÈRE A RÉSOLU LE PROBLÈME QUE PEUT POSER LE FAIT DE TRAVAILLER AVEC SON FILS. ET VOUS, COMMENT AVEZ-VOUS FAIT ?

En me disant que le boulot c'est le boulot. Sur le plateau, je dissocie. Bien sûr, il y a des réflexions qui font mal. Mais quoi qu'il se passe, on a envie de bien faire son travail. Et puis le plaisir d'être là, sur ce film avec tous ces gens prenait toujours le dessus. J'étais heureux de venir le matin.

COMMENT AVEZ-VOUS ADAPTÉ VOTRE JEU POUR LES SCÈNES AVEC SUZANNE JOUANNET QUI INTERPRÈTE MILA, LA JEUNE VICTIME ?

Je n'ai pas eu ce type de problème, parce que j'avais face à moi la meilleure actrice. Jouer avec elle a été un rêve. Elle est disponible, attentive, vraiment géniale, sur le plateau comme en dehors. Au-delà de notre bonne entente, elle m'a beaucoup aidé. Elle n'est pas du tout égoïste dans son jeu. Même quand la caméra n'est pas sur elle, elle donne autant, pour que je puisse donner à mon tour. C'est son premier film, et moi aussi en fin de compte, mon premier vrai rôle, on s'est serré les coudes.

QU'AVEZ-VOUS MIS DE VOUS DANS CE PERSONNAGE ?

Sur le plan relationnel, beaucoup d'éléments de ma vie personnelle. Je me suis inspiré par exemple de la relation que j'ai avec ma mère. On se dit tout. On est très proches. Sur le plan amoureux, Alexandre a une relation conflictuelle avec sa petite amie. Durant le confinement, je m'engueulais souvent au téléphone avec la mienne. Comme j'étais avec mon père sous le même toit, je pense que je lui ai donné un peu de matière.

ET POUR NOURRIR LE CÔTÉ ARROGANT D'ALEXANDRE ?

J'ai visionné des vidéos d'un jeune polytechnicien qui a une intelligence écrasante, une culture monstre. Le genre à réussir tout ce qu'il touche. La première fois, j'ai pensé : « *Quel sale petit con !* ». Je le trouvais insupportable. À force de le regarder, je l'ai trouvé moins hautain, et après l'avoir visionné quinze fois, j'ai eu envie d'être comme lui. J'ignore pourquoi. C'est sans doute lié à des émotions, peut-être une névrose.

COMMENT DÉFINIRIEZ-VOUS LA RELATION QU'ENTRETIENT ALEXANDRE AVEC LES FEMMES ?

Complexe ! À cause d'un certain manque affectif, il a peur d'être abandonné, d'être quitté. Je comprends Alexandre. Comme lui, je fais partie de ces gens très passionnés, à fleur de peau, capable de renverser une table pour dire je t'aime.

VOUS AVEZ CROISÉ SUR LE PLATEAU DES ACTEURS CONFIRMÉS, COMME PIERRE ARDITI, MATHIEU KASSOVITZ, BENJAMIN LAVERNHE. QU'EST-CE QUI VOUS A IMPRESSIONNÉ CHEZ EUX ?

Le lâcher prise. Que ce soit Pierre Ardit, avec qui je n'ai pas de scènes mais que j'ai observé pendant qu'il jouait, Benjamin Lavernhe ou Mathieu Kassovitz, ils donnent tous l'impression d'être détendus. J'ai remarqué que quand je suis tendu, j'ai peur du moindre petit mouvement de doigt. Or on ne peut pas se concentrer sur tout. En étant relâché, on a l'esprit moins encombré, et on peut exiger un peu plus de soi-même, être plus exact sur la façon de jouer.

VOUS AVEZ RÉUSSI À ATTEINDRE CE LÂCHER PRISE ?

Non ! La préparation aide mais le lâcher prise, je pense que ça vient avec l'expérience. D'ailleurs pour le piano, j'ai travaillé comme un fou, je connaissais les morceaux sur le bout des doigts, et puis arrive le jour J, il m'a fallu plusieurs prises pour me détendre et enfin pouvoir jouer.

VOUS AVEZ DÉJÀ JOUÉ FACE À CHARLOTTE GAINSBORG, VOTRE MÈRE, SUR LE PLATEAU DE « MON CHIEN STUPIDE ». QU'EST-CE QUI ÉTAIT DIFFÉRENT CETTE FOIS ?

La scène où elle témoigne au procès. C'est à la fois la mère de l'accusé que j'incarne, et la mienne. J'étais assis dans le box, je l'écoutais, et la séquence a pris une tournure très réelle. Je ne sais pas ce que des accusés peuvent ressentir dans une situation similaire, mais si on a un peu de conscience, je pense qu'on a honte de voir sa mère souffrir. C'est affreux ! Pour le reste, c'était parfait de tourner avec elle. On se connaît tellement bien. C'est un peu comme jouer avec sa meilleure amie, des gens avec qui on vit. Du coup, on peut prévoir leur réaction et tout est plus facile avec cette complicité.

QUELLE AURA ÉTÉ LA SCÈNE LA PLUS ÉPROUVANTE ?

J'ai eu un moment difficile qui montre à quel point j'étais pris au cœur. Quand Benjamin Lavernhe fait sa plaidoirie, Alexandre clos la scène en présentant ses excuses à la victime. C'est tourné en plan séquence, un plan de 8 minutes, avec une chorégraphie compliquée. On fait une prise, Benjamin est parfait, je me trompe dans mon texte en disant Suzanne au lieu de Mila. C'était horrible ! J'avais le sentiment d'avoir foutu le film en l'air. Je me sentais coupable d'avoir gâché le travail de Benjamin, Suzanne, mon père... Je voulais me cacher. Mon père m'a rassuré en me confiant qu'il avait déjà une autre prise.

VOUS AVEZ DÉCLARÉ QUE PENDANT LONGTEMPS, LE CINÉMA ÉTAIT POUR VOUS « UN RÊVE INACCESSIBLE ». POURTANT, ON POURRAIT PENSER QUE C'EST PLUS FACILE POUR UN FILS D'ACTEURS...

Ah non ! On ne peut pas arriver, claquer des doigts et proclamer : « *Je veux faire un film* ». Si c'est pour tourner et passer pour un con, ça ne sert à rien. Il faut être un peu crédible, avoir un peu vécu. J'ai envie d'être comédien depuis que je suis petit. J'adore le cinéma, je pourrais passer la journée au lit à regarder des films. Je me suis toujours dit que j'aimerais travailler dans ce milieu, mais je ne savais pas par où commencer. Quand j'ai quitté l'école et décidé de partir de chez mes parents, je me suis inscrit à des cours de théâtre. Mais être le fils de son père et sa mère, non ce n'est pas plus facile !



QU'EST-CE QUI VOUS A FAIT REVENIR À VOS PREMIERS AMOURS ?

Les essais que j'ai passé pour *MON CHIEN STUPIDE*. Je venais d'entrer dans un restaurant, j'étais super content parce que je suis mordu de cuisine. Quand j'ai terminé le film, j'ai obtenu un poste important dans celui où je travaillais, mais je pensais toujours au cinéma. À un moment, le chef m'a dit : « *Il va falloir que tu choisisses* ». Quand j'ai su que j'avais le rôle d'Alexandre, j'ai posé ma démission. J'aime tellement jouer. C'est un monde génial. Il n'est pas facile, mais qu'est-ce qu'on s'amuse, qu'est-ce que c'est bien d'avoir la possibilité, dans une seule vie, d'être braqueur un jour et un autre : médecin, pompier, policier, père de famille... C'est un métier riche, et le seul à ma connaissance, où on va au boulot en se disant : « *Je vais jouer* ». J'aimerais le faire jusqu'à la fin de ma vie. Je sais qu'il y a des moments frustrants, que la vie d'acteur peut être un enfer par beaucoup d'aspects, mais finalement, comme dans beaucoup d'autres métiers. En tout cas, si j'ai le choix, pour rien au monde je ne ferai autre chose.

QU'AIMERIEZ-VOUS QUE LE PUBLIC RETIENNE DE CETTE HISTOIRE ?

La complexité des relations humaines, le fait que rarement les choses sont toutes noires ou toutes blanches.



ENTRETIEN SUZANNE JOUANNET

QUE SAVIEZ-VOUS DU SUJET DU FILM ET DU PERSONNAGE DE MILA AVANT DE PARTICIPER AU CASTING ?

Rien, hormis le fait que je devais jouer une scène dans laquelle elle raconte à des policiers avoir été violée... ! Une agent m'avait contacté après m'avoir vu jouer au théâtre. Je pensais que c'était pour intégrer son agence. En fait, c'était pour le casting. Je n'en n'avais jamais fait. Comme c'était pendant le confinement, on m'a demandé de réaliser une vidéo. La première de ma vie. J'ai demandé à mes sœurs de me filmer. Quand on m'a rappelé pour d'autres essais, j'ai su que le film était adapté du livre « *Les choses humaines* » de Karine Tuil. Je me suis empressée de le lire.

COMMENT S'EST PASSÉ LE PREMIER RENDEZ-VOUS AVEC YVAN ATTAL ?

J'avais beaucoup d'appréhensions, mais Yvan a été très accueillant et rassurant. Il me donnait des indications que je trouvais tellement précises et justes. Je me sentais en totale osmose avec sa vision. On s'est tout de suite mis au travail. Je me suis dit : « *Super ! Allez, on bosse. Je suis prête* ». J'avais déjà créé un imaginaire autour de Mila. Je la voyais comme une jeune fille à la fois sensible, naïve, forte, avec un monde intérieur hyper riche. Je la sentais surtout, assise à côté de moi, comme une petite sœur que j'aurais envie de protéger. Pour les essais, j'avais préparé plusieurs versions. J'ai finalement choisi celle où elle se montrait le plus vulnérable.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS PRÉPARÉE POUR INCARNER UNE ADOLESCENTE VICTIME DE VIOL ?

D'abord en me replongeant dans mes années lycée, quand j'avais dix-sept ans, alors que j'en ai vingt-trois et que depuis, tout un monde s'est créé. Puis j'ai essayé de me représenter le traumatisme physique et mental subit. J'ai lu beaucoup de témoignages à ce sujet, vu des films, des extraits vidéos de procès filmés aux États-Unis (en France c'est interdit). J'ai aussi lu en ligne une lettre écrite par la victime du fait divers qui a inspiré l'auteur du livre. Son témoignage était riche, profond. Très touchant.

DE QUELLE FAÇON YVAN ATTAL VOUS A-T-IL PRÉSENTÉ MILA ?

Comme une jeune fille timide. Il m'a demandé de travailler cet aspect de sa personnalité. Comme je ne le suis pas je me suis par exemple amusée à tenter de modifier la position du corps. Mila est assez loin de moi de par son rapport aux autres, mais aussi son parcours de vie, son éducation. Sans compter que même si je peux imaginer ce qu'elle a subi et faire un transfert, je ne me sentais pas le droit de m'assimiler à ce qu'elle a vécu.

QUAND ENFIN VOUS AVEZ PU LIRE LE SCÉNARIO, QUELLE A ÉTÉ VOTRE PREMIÈRE RÉACTION ?

Je me suis dit : « *Quelle chance ! Je suis une jeune comédienne, c'est ma première expérience au cinéma, si je commence avec un tel film, j'ai tout gagné* ». J'aimais ce qu'il y avait à défendre. Le sujet est d'actualité et tellement riche. Je pressentais que ça allait m'ouvrir à d'autres mondes. Dans le scénario, le personnage de Mila est beaucoup plus développé que dans le livre. On y expose sa version des faits, qui s'oppose à celle de l'accusé. Dans son témoignage, on peut la sentir à la fois sincère et ambiguë. Je me disais que ce serait l'occasion de jouer des émotions variées, dans des situations complexes et que de fait, ça me permettrait aussi de grandir. En tant que comédienne mais aussi en tant que femme.

COMMENT RESTITUER LA PART D'AMBIGUÏTÉ DE MILA, SANS REMETTRE EN CAUSE LA VÉRACITÉ DE SON TÉMOIGNAGE ?

Ça a été compliqué ! Mon parti pris dès le départ était évidemment qu'elle dit la vérité. Mais au procès, elle ment à propos de son parcours sentimental et sexuel. Yvan me demandait d'injecter des nuances dans mon jeu pour qu'on sente cette ambiguïté. J'avais peur de la décrédibiliser. Je me suis rassurée en me disant : « *Ok, elle ment ! Mais elle peut mentir et pour autant dire la vérité sur ce qui s'est passé ce soir-là* ». C'est troublant de jouer le mensonge. Mais j'étais heureuse de pouvoir donner une autre couleur à ce personnage.

CONTRAIREMENT À L'ACCUSÉ, MILA EST ISSUE D'UN MILIEU MODESTE. À QUOI RESSEMBLE SA VIE DE FAMILLE ?

Elle navigue entre deux mondes très différents. Son père, professeur de littérature, est très ouvert. Après le divorce, Mila a d'ailleurs choisi de vivre avec lui, ce qui n'est pas courant. Avec sa mère qui est une juive orthodoxe pratiquante, avec des codes très strictes, c'est compliqué. Quand Mila dit qu'elle veut porter plainte, sa mère lui conseille d'appeler le rabbin pour ne pas ébruiter cette histoire. Mila n'est pas soutenue par sa mère, mais elle sait s'affirmer. D'ailleurs elle porte plainte, contre son avis.

COMME VOUS, BEN ATTAL, QUI INCARNE L'ACCUSÉ, ENDOSSE UN RÔLE DE PREMIER PLAN, AVEC PEU D'EXPÉRIENCE. COMMENT SE SONT DÉROULÉS LES SCÈNES AVEC LUI ?

Il m'a mis en confiance d'entrée. Il est poli, bienveillant, lumineux, gentil, attentionné, doux... Je sais, ça fait beaucoup. Mais il est vraiment comme ça. Comme moi, il était stressé. Mais il gère bien son stress. Le fait qu'il le verbalise a produit un effet miroir. Je l'ai verbalisé aussi. Ça m'a beaucoup aidé. On avait conscience que des rôles si importants sont lourds à porter. Ben voulait être là pour moi et moi pour lui. On s'est soutenus mutuellement. Et comme sur le tournage on était les seuls à avoir le même âge, on s'est créé notre petit monde, comme des enfants dans une réunion d'adultes.

POUR VOTRE PREMIER FILM, VOUS PARTAGEZ ÉGALEMENT L'AFFICHE AVEC CHARLOTTE GAINSBURG, PIERRE ARDITI, MATHIEU KASSOVITZ, BENJAMIN LAVERNHE...

Quand j'ai su qu'ils étaient au casting, ça m'a impressionnée. J'avais déjà un petit un sentiment d'imposture quand j'ai su que j'avais été choisie pour le rôle. Là, je me suis demandé : « *Pourquoi moi et pas une autre ?* ». Puis je me suis faite à l'idée et le travail m'a aidé à me sentir légitime. Et il y avait aussi de la joie. Je me sentais tellement chanceuse, reconnaissante.



COMMENT NE PAS ÊTRE INHIBÉE FACE À DE GRANDS ACTEURS ?

C'est très facile de jouer avec eux. Ils sont tellement dedans. Benjamin Lavernhe, par exemple, il joue et donne beaucoup ! Alors que je ne le connais pas, j'avais confiance en lui. Je me sentais en sécurité. Avant chaque scène, j'avais l'impression de lire dans ses yeux : « *Viens, on va jouer !* ». Il tentait plein de nuances et ne m'a pas laissé d'autres choix que de jouer à mon tour avec plaisir, et avec une grande envie de renchérir. C'était fou pour moi.

QU'EST-CE QUI VOUS A IMPRESSIONNÉ DANS CETTE EXPÉRIENCE AVEC DES COMÉDIENS CONFIRMÉS ?

La façon dont Mathieu Kassovitz pouvait par exemple être déconcentré, et se reconcentrer en deux secondes, là où moi qui débute, il me faut quatre heures. On a le sentiment que pour lui, jouer est dans son ADN, et que même si c'est du travail, ce n'est pas si sérieux. J'ai aussi été bluffée par le professionnalisme de Charlotte Gainsbourg. Elle n'a pas l'air trop stressée et ne se déconcentre jamais entre les prises. Elle peut même parler, alors que moi j'ai du mal à le faire. En plus, elle n'en fait jamais trop. Elle joue juste.



YVAN ATTAL DIT D'AILLEURS QU'IL EST TRÈS ATTENTIF À LA JUSTESSE. QUE VOUS DEMANDAIT-IL POUR L'OBTENIR ?

Comme au casting, de faire simple et de parler moins fort. Je viens du théâtre où on parle fort en appuyant sur les expressions. Je ne réalisais pas à quel point avec une caméra on n'a pas besoin d'en faire autant. Quand on chuchote un texte, on peut entendre les prémisses de la justesse. Pour l'instant, à part celle qu'Yvan m'a donnée, je ne connais pas d'autres méthodes. Hormis être sincère. Yvan est un super directeur d'acteurs. Sur le plateau, je me référais autant que possible à son regard. Il était un pilier.

YVAN ATTAL DIT QUE VOUS BOUSCULER A PERMIS DE VOUS FRAGILISER ET A SERVI LE FILM...

Je n'ai pas eu le sentiment qu'il était dur, seulement exigeant. J'ai beaucoup aimé qu'il me pousse dans mes retranchements. Il a eu raison de le faire. Ça m'a aidé à me recentrer, et m'a donné envie de me battre pour y arriver. Quand il me reprenait, il était très clair dans ses explications, jamais dans le flou. Il m'a fait découvrir d'autres mondes. Je lui en suis hyper reconnaissante.

RACONTEZ-NOUS VOTRE PREMIER JOUR DE TOURNAGE...

J'ai commencé par la scène où Mila s'adresse aux journalistes, à la sortie d'une audience. Il fallait que je m'empare de la caméra et que je fasse un plaidoyer. C'était la première scène de cinéma de ma vie. Le plateau était immense. Il y avait beaucoup de monde autour de moi. J'étais, comment dire... liquéfiée. Au point d'avoir la nausée. Dans mon cœur, c'était les montagnes russes. Yvan m'a détendue en me disant : « *Concentre-toi ! Tout va bien. Continue ce que tu as fait au casting. Tu vas être super* ». J'ai tellement confiance en lui... Et puis il a cru en moi, alors je tenais à le rendre fier. Ce qui m'a également aidé, c'était de penser à Mila. Je me suis dit : « *Elle aussi doit prendre la parole devant beaucoup de monde, et alors qu'elle est très réservée, trouver la force de témoigner, pour elle, les autres victimes* ». Du coup, je me suis dit que le fait que je sois impressionnée par la situation, c'était tout bénéf pour jouer ce qu'elle ressentait.

POUR CETTE PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE CINÉMA, QUEL EST LE DÉFI QUE VOUS AVEZ DÛ RELEVER ?

Jouer devant une caméra, avec cet objectif qui vous regarde. Dès le casting, j'ai compris qu'il faut s'en faire une amie. Sur le plateau, j'ai dû aussi apprendre à évaluer l'espace qu'il y avait entre elle et moi. À la différence des autres acteurs, je n'en avais pas conscience. Et puis il a fallu que j'apprenne à jouer plusieurs fois une même séquence, sous plusieurs angles, et me remettre dans le bain pour chaque nouvelle prise. Moi qui viens du théâtre où j'évolue librement sur scène, j'ai dû composer avec les marques au sol, des positions millimétrées qu'il faut avoir en tête tout en réussissant à passer outre.

QUEL AURA ÉTÉ LE MOMENT LE PLUS EXALTANT SUR CE TOURNAGE ?

Le procès. On tournait dans une vraie salle d'audience, à Créteil. Tout à coup ce qu'on vit devient très réel. On pense à ceux qui sont venus y témoigner, à ceux qui le font dans les salles attenantes où se déroulent d'autres procès. Je me sentais portée par le lieu. C'était très fort. Chaque jour, on voyait les mêmes figurants, tous les acteurs qui devaient chacun à leur tour témoigner à la barre. Yvan les laissait dérouler leur texte, en filmant en plan séquence. Ce qui laissait le temps d'éprouver, vivre la scène sur la durée. C'était puissant.

QU'EST-CE QUE CETTE AVENTURE A MODIFIÉ EN VOUS ?

J'ai davantage confiance en moi. Comme tout était nouveau, j'ai dû tout apprendre. Ça m'a rendu plus autonome, plus indépendante. J'ai aussi découvert ce qu'était un tournage, la variété des métiers de techniciens. J'ai rencontré des gens qui ont cru en moi, que j'admire, au sein d'une équipe très bienveillante, ce qui donnait au plateau une belle énergie.

DANS QUEL ÉTAT D'ESPRIT ÉTIEZ-VOUS EN QUITTANT LE TOURNAGE ?

J'ai dû faire une pause. Le sujet était lourd. C'était l'aventure de ma vie, mon premier grand rôle. Je l'ai surinvesti, au point de rester un moment imprégnée et devenir limite timide, comme Mila, alors que je ne le suis pas. Sur le plateau, on m'avait prévenue : « *Peut-être que tu vas te couper les cheveux pour dire au revoir à ton personnage* ». Je ne l'ai pas fait !

QUEL EST VOTRE POINT DE VUE SUR CES QUESTIONS ET LA NOTION DE CONSENTEMENT ?

C'est un sujet tellement vaste ! Il me touche, mais il y aurait tant à dire, et c'est compliqué de le faire en quelques mots. Pour ce qui concerne le consentement, c'est tout le sujet du film : la zone grise. En choisissant de relater les deux points de vue, celui de la victime et de l'accusée, le film montre à quel point on peut vivre la même soirée et en sortir avec deux perceptions totalement opposées. Un homme devrait toujours s'assurer du consentement de sa partenaire, quitte à poser la question. Et vice versa.

COMMENT AIMERIEZ-VOUS QUE LE SPECTATEUR SORTE DE LA PROJECTION DU FILM ?

En ayant envie de réfléchir à toutes ces questions.



LISTE TECHNIQUE

Un film de	Yvan ATTAL
Scénario	Yaël LANGMANN Yvan ATTAL
D'après l'ouvrage de	Karine TUIL <i>Les Choses Humaines</i> Publié aux Éditions Gallimard
Image	Rémy CHEVRIN – AFC
Montage	Albertine LASTERA
Musique Originale	Mathieu LAMBOLEY
Son	Pierre ANDRÉ Thomas DESJONQUÈRES Jean-Paul HURIER
Décors	Samuel DESHORS
Costumes	Carine SARFATI
Casting	Gigi AKOKA Marie-France MICHEL
1 ^{re} assistante réalisatrice	Dominique DELANY
Régisseur général	Robin WELCH
Directeur de production	François HAMEL
Directrice de postproduction	Susana ANTUNES
Productrice exécutive	Christine DE JEKEL
Producteur associé	Émilien BIGNON
Produit par	Olivier DELBOSC Yvan ATTAL
Une coproduction	FILMS SOUS INFLUENCE CURIOSA FILMS GAUMONT FRANCE 2 CINÉMA
Avec la participation de	CANAL+ FRANCE TÉLÉVISIONS CINÉ+
En association avec	CINÉCAP 4 COFIMAGE 32
Avec le soutien de la	RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
Distribution salles, vidéo et ventes internationales	GAUMONT

LISTE ARTISTIQUE

Charlotte GAINSBOURG	Claire
Matthieu KASSOVITZ	Adam
Pierre ARDITI	Jean Farel
Ben ATTAL	Alexandre Farel
Suzanne JOUANNET	Mila
Audrey DANA	Valérie
Benjamin LAVERNHE	Maître Celerier
Judith CHEMLA	Maître Ferre

RÉÉDITION DU LIVRE
LES CHOSES HUMAINES
DE **KARINE TUIL**
AUX ÉDITIONS GALLIMARD

DISPONIBLE DÈS LE 18 NOVEMBRE

